

Les femmes de "Koto"

Autor(en): **mp**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **84 (1996)**

Heft 8

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281035>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



MÉDECIN DANS LES BAS-FONDS DE YOKOHAMA

La doctoresse Saïki est une femme joviale. Et une femme médecin dévouée à une cause difficile, qui a risqué plusieurs fois sa vie, dans un quartier de Yokohama considéré comme l'un des trois ghettos portuaires du Japon: Kotobukicho (6000 résidents) - les deux autres, plus grands, étant Sanya à Tokyo et Airinchiku à Osaka. Elle y dirige une clinique qui soigne gratuitement.

L'accès à la clinique rappellerait Harlem avec ses petites épiceries, n'étaient les odeurs de nourriture très Japon - des - années - précédant l'essor-économique, avec une dominante de rave et de confits de saumure. Dès le parking, un grand jeune homme prend en charge les visiteurs, deux policiers sont proches. L'intérieur est d'une propreté symbolisée par des mini-balais de jardin accrochés au-dessus des lits d'examen. Entre les bureaux et les étagères utilitaires, les employés zigzaguent avec courtoisie, car deux ne peuvent passer de front tant l'espace est restreint.

Entre la doctoresse Saïki: petite, vêtue de collants panthère, blouson en jeans façonné, cheveux permanents mouillés. Derrière de grosses lunettes cerclées de rose, le regard est bon, tout simplement. Prix national de médecine en 1995 pour activités hors du commun, l'Empereur et l'Impératrice l'ont reçue. Interviewée par la télévision sur l'aide qu'elle souhaitait, elle a demandé... des sous-vêtements, qu'elle a reçus par centaines. *Des sous-vêtements*, dit-elle, *car les pauvres n'en ont pas, ce qui est mauvais pour la santé. Et que des sous-vêtements propres, c'est aussi un accès à la dignité humaine.*

Ce qu'elle me montre d'abord: des tournesols peints un dimanche. Et puis un autre tableau. Le thé servi, nous parlons.

Mme Saïki - *J'ai commencé à travailler en 1979. La clinique, créée en 1974, ne parvenait pas à trouver un médecin responsable. Lorsqu'on m'a proposé le poste, j'ai hésité. Mon mari médecin m'a dit que c'était dangereux; mais ma fille et mon fils, étudiants en médecine, m'ont poussée.*

Quels sont vos patients?

Surtout des Japonais «paumés», des vieillards démunis, des ouvriers asiatiques sans permis de travail, des Thaïlandaises et des Philippines. Mais depuis l'effondrement de la bulle économique, on voit aussi des gens des professions libérales. Les maladies les plus fréquentes sont liées au tube digestif, puis viennent la tuberculose, les accidents et parfois la drogue. Mais le problème majeur, c'est l'alcool: le saké, la bière et surtout le «shochu», alcool de riz à 40 degrés, ou l'«umeshu», un alcool de prune.

Avez-vous des cas de sida?

La doctoresse Saïki croise deux doigts sur sa bouche. Le sujet est tabou. *La société est très puritaine et les campagnes d'affichage ont été arrêtées. On a dit que cela pouvait donner de mauvaises idées aux petits garçons.* (Elle hausse les épaules). *En Australie, les campagnes ont été actives, résultat: ils ont le nombre le plus bas de séropositifs dans cette partie du monde.*

Nous visitons le centre. Médecins en blouse blanche et cravate, infirmières en bleu, et le grand jeune homme: «*Il est karateka, et me sert de garde du corps. J'ai été attaquée par un patient atteint de démence alcoolique et armé de lames de rasoir. Trois ans plus tard, un autre a tenté de m'étouffer.*» Elle rit très fort, en Japonaise qui ne veut pas attrister son interlocuteur. Nous passons devant un miroir, une idée de la doctoresse: «*Les gens se regardent, instinctivement, ils se redressent. La porte d'à côté a été fracturée X fois, mais jamais le miroir n'a été brisé.*» Elle me prend par la main «*Venez voir!*» Dans la cour délimitée par la bibliothèque, la salle de télévision, des hommes attisent un feu. Elle m'explique: «*Chacun doit apporter un objet pour l'alimenter. Un jour, un homme ne l'a pas fait. Les autres l'ont jeté au feu. Il est sorti, a fracturé la vitrine d'une boutique, volé un pneu et l'a apporté à ses juges-tortionnaires. La loi respectée, ils l'ont amené pour que je soigne ses brûlures. C'est la loi de la vie, chacun doit apporter quelque chose...*»

Monique Pénissard

Ecrivaine et journaliste, elle a vécu de longues années au Japon, où elle anima une émission à la télévision japonaise.

LES FEMMES DE «KOTO»

Elles sont rares dans ce district, et ce sont surtout des Philippines entraînées dans les cabarets. On les surnomme les «Japayukisan», celles qui vont au Japon, par analogie aux «Karayukisan», les prostituées contraintes à servir dans l'armée impériale d'occupation. Ainsi les Philippines voient-ils, quelque 50 ans après la guerre, la situation inversée par l'appât du gain, le fameux mirage du yen, attrait tout puissant dans cette partie du monde.

Si d'aventure, une Philippine a un enfant avec un Japonais, la plupart du temps, elle fuit l'hôpital, peu après l'accouchement, abandonnant un enfant métis que ni le Japon, ni les Philippines ne reconnaissent. Le cas toutefois d'un bébé adopté par des missionnaires américains a récemment fait beaucoup de bruit. La Haute Cour de Justice de Tokyo a finalement statué que l'enfant serait japonais aussi longtemps que sa filiation philippine ne serait pas clairement établie. (mp)